

## **The Curious Case of Benjamin Button**

### **Vivre sa vie**

*L'étrange histoire de Benjamin Button* — États-Unis 2008, 166 minutes

Ismaël Houdassine

Numéro 259, mars-avril 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

#### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Houdassine, I. (2009). Compte rendu de [The Curious Case of Benjamin Button : vivre sa vie / *L'étrange histoire de Benjamin Button* — États-Unis 2008, 166 minutes]. *Séquences*, (259), 41–41.

## The Curious Case of Benjamin Button

### Vivre sa vie

Avec *The Curious Case of Benjamin Button*, David Fincher revient à un style plus classique. Dans ce récit d'amour, le cinéaste raconte les affres d'un homme au destin étrange telle une métaphore de la condition humaine où la mort devient l'acteur principal.

ISMAËL HOUDASSINE

En écrivant *L'Étrange Histoire de Benjamin Button*, l'auteur américain Francis Scott Fitzgerald voulait raconter le destin cruel d'un individu qui vit sa vie à l'envers. De la vieillesse à la jeunesse, un compte à rebours en pleine contradiction avec le genre humain. Parue en 1922, la nouvelle littéraire était une sorte de réflexion philosophique en 40 pages dont l'adaptation cinématographique se révélera, pour plusieurs cinéastes, une véritable ascension de l'Everest. En effet, de grands techniciens comme Steven Spielberg, Ron Howard ou Spike Jonze ont, chacun leur tour, voulu en faire un film, mais tous ont finalement été découragés par cette aventure qui sonne comme une provocation. Certes, le défi est de taille puisqu'il faut réussir à filmer un vieillard dans le corps d'un enfant et préserver cette évolution sans sombrer dans le grotesque. Cela nécessite à la fois des moyens colossaux et une imagination audacieuse.

C'est finalement David Fincher qui verra le scénario apparaître sur son bureau. Pari risqué des studios ? Oui et non. Le cinéaste, connu pour être intransigeant, n'est pas un abonné aux grands succès commerciaux. Mais tous s'entendent pour dire qu'il est un réalisateur marquant qui a plusieurs bons coups à son tableau de chasse. Son parcours a même un parfum de culte; il cultive l'inédit, avec des titres comme *Se7en*, plongée baroque et glauque dans l'univers d'un psychopathe, *The Game*, cauchemar aux relents hitchcockiens ou *Fight Club*, pamphlet viril et nihiliste qui alimente encore les discussions masculines. Surtout, David Fincher est lui-même un fameux technicien, lui qui a jadis œuvré au sein de l'entreprise de George Lukas.

L'introduction du film est superbe. Un père qui vient de perdre son fils à la guerre doit construire une horloge pour une gare. Afin de souligner sa perte, il y installe un mécanisme qui fera en sorte que les aiguilles parcourront le temps à reculons. Une sorte de prélude à ce qui s'en vient, à la vie de Button qui avancera en âge tout en voyant son corps rajeunir.

À cette trame, Fincher ajoute une traversée dans l'histoire américaine avec un grand luxe de détails et d'aventures, passant de la Deuxième Guerre mondiale (bonne idée) à l'ouragan Katrina (moins bonne idée). Les comparaisons avec *Forrest Gump* ne sont pas fortuites: le scénariste Eric Roth avait également écrit le classique de Robert Zemeckis. Le film prend d'ailleurs plusieurs distances avec la nouvelle initiale, plantant son décor dans une Nouvelle-Orléans moite alors que Fitzgerald avait préféré construire son œuvre tel un plaidoyer social contre les élites bourgeoises de la Nouvelle-Angleterre.

Au bout de 2h40 de visionnement, on s'étonne toutefois de n'avoir pas vibré comme on l'aurait souhaité. Du point de vue numérique, il n'y a rien à redire, les effets sont tout simplement spectaculaires. La signature Fincher est également là avec une multiplication de moments forts, une ingéniosité qui force l'admiration et une certaine distance dans l'approche.

Mais c'est probablement là où le bât blesse. À trop vouloir s'éloigner de son œuvre pour la rendre grandiose comme un bel objet, le cinéaste laisse le spectateur en plan. Il manque un souffle, un ton, une addition magique qui aurait donné du tonus à ce *Benjamin Button*. Jamais cette histoire d'amour ne marque le spectateur durablement, si ce n'est à la fin où l'impériale Cate Blanchett (Daisy) s'occupe avec beaucoup de dignité de Benjamin devenu bébé naissant.



Une histoire d'amour entre deux âges

Ensuite, on sent que Fincher a voulu nous faire le coup de Jean-Pierre Jeunet — les deux cinéastes se connaissent et ont longtemps partagé le même directeur photo, Darius Kondkji — pour nous faire avaler les nombreuses longueurs. Dans certains passages, comme celui où l'accident de Daisy est expliqué puis décortiqué, l'influence est particulièrement visible. Cet écart de style renforce l'impression d'une œuvre ambitieuse mais qui manque d'unité. On pourrait dire que *Benjamin Button* souffre du syndrome *Big Fish*, cet autre film ambitieux, de Tim Burton (2003), qui avait été handicapé par un manque de caractère.

La force des interprétations (Cate Blanchett et Taraji P. Henson en tête) ne parvient que partiellement à insuffler à l'œuvre un supplément d'âme. Au final, on reste insatisfait, un peu comme dans *Zodiac*, le précédent long-métrage de Fincher. Frustré de reconnaître que le réalisateur n'était pas si loin de réussir un coup fumant, *L'Étrange Histoire de Benjamin Button* aura finalement eu raison en partie de son créateur. Décidément, il y a des œuvres que les images ne peuvent traduire.

■ **L'ÉTRANGE HISTOIRE DE BENJAMIN BUTTON** — États-Unis 2008, 166 minutes — Réal. : David Fincher — Scén. : Eric Roth — Images : Claudio Miranda — Mont. : Kirk Baxter — Cost. : Jacqueline West — Mus. : Alexandre Desplat — Int. : Cate Blanchett (Daisy), Brad Pitt (Benjamin Button), Julia Ormond (Caroline), Faune A. Chambers (Dorothy Baker), Elias Koteas (Monsieur Gateau), Donna DuPlantier (Blanche Devereux), Jason Flemyng (Thomas Button), Mahershala Hashbaz Ali (Tizzy) — Prod. : Ceán Chaffin — Dist. : Paramount.